

maigres, chétifs et sans goût.

Nous sommes semblables à peu près comme nos animaux, nos poules, nos chiens ou nos ânes le sont entre eux. Ils chantent, ils crient, ils aboient, ils beuglent, ils rugissent, ils braient tous de la même manière, chacun dans la sienne ; cependant ce ne sont ni les mêmes voix, ni les mêmes cris, et nous savons très-bien les reconnaître quand ils sont aux champs. Quoique tous semblables, il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Les uns valent mieux que les autres ; ceux-ci portent et rapportent plus ceux-là. Dans un troupeau de moutons, combien y en a-t-il de tout-à-fait semblables ? Il n'y en a pas deux, pas plus que de brins d'herbe dans les prés, que d'arbres dans les bois, ni que de noix dans un sac. Les hommes sont de même ; tous semblables en apparence, tous différents en réalité.

Le Communiste.—Nous ne nions pas ces différences qui existent entre tous les citoyens ; mais nous croyons qu'elles proviennent plutôt des circonstances accidentelles de la vie que de la nature primitive des hommes.

Le père François.—Cependant pourquoi toutes les noix d'un noyer, toutes les cerises d'un cerisier, toutes les pommes d'un pommier ne sont-elles pas semblables et égales ? Pourquoi n'y en a-t-il pas deux qui se ressemblent dans le même arbre, sur la même branche ? Pourquoi deux grains de blé de même grosseur, semés en même temps, à la même place, recevant le même soleil et la même pluie, donnent-ils deux épis tout-à-fait différents ?

Le Communiste.—Mais, père François, les hommes ne sont ni des noix, ni des pommes, ni des épis.

Le père François.—C'est précisément pour cela qu'ils diffèrent encore bien davantage entre eux. Quand je les verrai tous beaux et bien faits, ou bien tous borgnes, bossus, cagneux, boîteurs, je croirai à l'égalité et à la fraternité. Ecoute, mon garçon, quand mon père est mort, j'avais un frère, presque de mon âge, qui avait été élevé, comme moi, avec moi, et qui, en partage, eut tout ce que j'eus moi-même. Dix ans plus tard, mon frère n'avait plus rien ; j'avais racheté sa part et je le nourrissais, lui, sa femme et ses enfants. Pourquoi cela ? C'était cependant un brave et digne garçon, incapable de faire le moindre mal, mais il aimait les plaisirs et la paresse. On le voyait plus souvent à la chasse qu'à ses champs, et nous n'avions pas assez pour ne point travailler.

Le Communiste.—Nous ne disons pas non plus, père François, que tous les hommes doivent être les mêmes et agir de la même façon ; nous disons seulement que quand ils font ce qu'ils peuvent, ils méritent également et doivent être également récompensés. Ainsi moi, par exemple, en prêchant mes doctrines, je travaille autant que vous en cultivant la terre, et votre curé dans son église ne gagne pas plus que votre valet dans son étable.

Le père François.—Tu veux dire que la peau d'âne vaut tout autant que le cuir du cheval, et que la viande de porc ne devrait pas coûter plus cher que celle de mouton.

Le Communiste.—Je ne vous dis pas cela ; je parle des hommes qui sont égaux et frères ; je soutiens qu'une heure de mon travail vaut une heure du vôtre.

Le père François.—Je comprends, je comprends très-bien. Une pomme vaut un chou, un chou vaut une poule, une poule vaut un mouton, un mouton vaut un âne, un âne vaut un bœuf. Toi tu

es l'âne, moi je suis le bœuf ; nous valons autant l'un que l'autre. Par conséquent je ne te dois rien, tu ne me dois rien ; Je fais ce que je peux, tu prends ce que tu veux, nous sommes toujours quittes. Voilà ce que tu appelles la fraternité.

Le Communiste.—Non ; nous faisons tous les deux ce que nous pouvons et nous prenons selon nos besoins.

Le père François.—Mais si tu peux moins que moi, et si mes besoins sont le double des tiens ?

Le communiste.—C'est en cela que consiste la fraternité, la charité, le dévouement.

Le père François.—Tiens, vous autres gens des villes, vous n'êtes pas encore si bêtes que vous en l'air. Comme vous avez de grandes gueules et de petits bras, et comme vos besoins dépassent vos moyens, vous voulez nous faire travailler pour vous nourrir. C'est ingénieur, mais nous ne mangeons plus de ce pain-là. Il ne faut plus de serfs. Chacun le sien et Dieu pour tous.

Le Communiste.—Chacun le sien, c'est ce que nous voulons aussi ; mais nous voulons que chacun possède de quelque chose.

Le père François.—Que chacun possède, c'est bel et bon ; mais celui-là qui n'économise point, qui n'amasse point, qui ne travaille point, peut-il posséder comme un autre ?

Le Communiste.—Il faut savoir s'il n'amasse pas parce qu'il n'a rien, ce qui me paraît le plus probable, ou s'il n'a rien parce qu'il n'amasse pas.

Le père François. Dam ! j'ai toujours vu, depuis que le monde est monde, l'homme actif, probe, laborieux, se tirer d'affaire ; et toujours le paresseux ou le débauché se ruiner.

Le Communiste.—Voyons, n'est-il pas révoltant de voir des hommes qui possèdent des fortunes colossales, des terres, des prés, des bois, des parcs, des châteaux magnifiques, tandis que d'autres n'ont rien et vont mendiant leur vie sur les routes ?

Le père François.—Avant de prononcer, il faudrait savoir si le riche n'est pas un homme probe, actif, laborieux et économe, et si le mendiant n'est pas un bandit, un vaurien qui possède tous les vices.

Le communiste.—Mais le riche n'a jamais rien fait ; il s'est donné seulement la peine de naître.

Le père François.—Alors il faut savoir si ce n'est pas un homme charitable et religieux qui a reçu de son père, en héritage, avec une grande fortune, toutes les qualités du cœur, toutes les vertus qui rendent estimable et qui font de l'homme riche le père du pauvre, le protecteur du faible. Mais, quel qu'il soit, je le respecte, je respecte son droit pour qu'on respecte le mien. Que ce soit un bon ou un mauvais riche, je ne veux point le dépouiller. Sa conduite, dans aucun cas, ne saurait excuser la mienne. Le vol est toujours vol. Si ce riche est égoïste, tant pis pour lui ; il me suffit de savoir comment, à sa place, j'emploierais ma fortune.

Moi, pauvre, je ne veux non plus ni le dépouiller, ni lui rien prendre. J'accepte aide et secours. Je n'exige rien. Je ne m'impose pas. Il est de ma dignité que je me suffise à moi-même, que je sache gagner mon pain honorablement et que je ne possède en propre que ce que j'aurai légitimement, honnêtement acquis. Le vol, le pillage, le partage ne sont pas des moyens honnêtes d'acquiescer.

Le Communiste.—Puisque les hommes sont libres, égaux et frères, ceux qui sont riches n'ont pu s'enrichir qu'en opprimant et en dépouillant les